

XYZ. La revue de la nouvelle

Marie-Claire Dewarrat — La simplicité d'écrire

Daniel Maggetti



Number 17, February–Spring 1989

Auteurs suisses

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3132ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Maggetti, D. (1989). Marie-Claire Dewarrat — La simplicité d'écrire. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (17), 12–17.



studio-photo ed oberson

Marie-Claire Dewarrat: la simplicité d'écrire

J'ai rencontré Marie-Claire Dewarrat à Châtel-Saint-Denis, sur la route de Gruyère. Dans ce bourg où les activités agricoles ancestrales cèdent la place aux structures modernes, hésitant entre la campagne et la ville, dans un climat pétri de catholicisme où les récits du vieux temps comptent encore, l'auteure de l'Été sauvage et de Carême est chez elle. En face de sa fenêtre, sur la colline, se profilent une ferme usée, un petit troupeau, une file d'arbres — et on se sent vite hors de notre époque, prêt à rejoindre des personnages à la fois anachroniques et éternels qui ne demandent qu'à être appelés pour raconter leur histoire...

Daniel Maggetti

D.M. — *Ma première question est pour ainsi dire rituelle: quand et comment avez-vous commencé à écrire?*

M.-C.D. — J'ai toujours adoré les histoires. Celles que ma grand-mère me racontait, relatant des événements souvent effrayants du temps ancien, celui de ses souvenirs, m'ont attachée à une image de conteuse des veillées qui me rappelle mon enfance. Je me suis toujours inventé des histoires et, comme j'aimais écrire, j'ai commencé assez tôt à ne pas me limiter à la seule rédaction des lettres d'amour de mes camarades; l'envie de raconter m'a animée depuis mon adolescence.

D.M. — *Est-ce pour répondre à ce besoin que vous avez écrit surtout des nouvelles?*

M.-C.D. — J'ai commencé par écrire des poèmes, qui étaient, comme c'est souvent le cas, l'expression d'une sensibilité adolescente, d'un éveil, la recherche d'un rapport au monde plus harmonieux. Mais j'ai vite choisi de me lancer dans des récits, pour plusieurs raisons. D'une part, pour sauvegarder un certain lien avec la tradition orale familiale (j'ai d'ailleurs été ravie que quelques-unes de mes nouvelles passent en feuilleton à la radio, rendant explicite cette relation directe avec la parole, l'acte de narrer). D'autre part, parce que mes débuts dans l'écriture avaient aussi une fonction alimentaire: il était possible, il y a dix ans encore (c'est malheureusement de moins en moins le cas), de placer des nouvelles dans des journaux ou des magazines, et c'était une façon agréable d'arrondir mes fins de mois de mère de famille!

D.M. — *À ce propos: y a-t-il un lien entre votre statut et votre activité d'écrivain?*

M.-C.D. — Je trouve que la nouvelle est un genre idéal pour les jeunes auteurs qui veulent se lancer: elle permet d'explorer à fond une forme de style, de doser son effort, de se confronter à un espace littéraire plus facile à maîtriser, parce que plus «ramassé». Pour une mère de famille comme moi, ce type d'écriture peut mieux se concilier avec les autres tâches quotidiennes: on peut plus aisément mener à bien, même si ce n'est pas dans une version définitive, un texte court qu'un roman, lorsqu'on doit tenir compte, en priorité, de la vaisselle ou du repassage...

D.M. — *Avez-vous des modèles pour la nouvelle?*

M.-C.D. — Maupassant est bien sûr un point de référence, mais il y a également deux voix suisses romandes auxquelles je suis très sensible: celle de Ramuz, au timbre austère, avec des histoires dont les personnages sont foudroyés par la fatalité, et celle de Corinna Bille, qui a su exploiter toutes les potentialités de la nouvelle, tous ses registres, en gardant intact un ton poétique, dans ses évocations de la nature en particulier.

D.M. — *Votre recueil l'Été sauvage, qui a connu un grand succès et obtenu le prix de la Bibliothèque pour tous, était-il sous-tendu par un projet d'ensemble? En d'autres termes: est-ce que les textes étaient agencés entre eux, destinés à se répondre?*

M.-C.D. — Pas du tout. Ces nouvelles ont été réunies presque par hasard; quelques-unes avaient déjà paru dans des magazines tels *l'Illustré* ou *Femina*, auxquels j'ai aussi livré des nouvelles policières... Après avoir obtenu le prix Alexis-Peiry, une distinction fribourgeoise qui m'a ouvert les portes de l'édition, j'ai complété l'ensemble avec quelques textes plus récents, comme «Vaska» ou «Les mouettes», sans oublier le récit qui donne le titre au recueil, qu'un journal avait refusé en le jugeant «trop littéraire». Ce côté disparate ne me gêne pas: je voulais simplement que chaque pièce soit un petit univers en soi, quelque chose de bref, de court... et de réussi si possible! La décision de regrouper les nouvelles de cette manière, en leur faisant dessiner une courbe de l'enfance à la vieillesse, est née d'une suggestion de l'éditeur.

D.M. — *Après l'Été sauvage, vous avez écrit Carême, un roman qui a également été très apprécié et qu'a couronné un prix important, le prix Michel-Dentan. C'est un beau texte dont l'unité d'inspiration, de style et d'argument fait de nouveau penser à une nouvelle, dont les limites auraient été dépassées. Sur cette lancée, avez-vous de nouveaux projets romanesques?*

M.-C.D. — Je prépare un deuxième recueil de nouvelles, mais cette fois il y aura un dénominateur commun. Chaque histoire tournera autour d'une relation de couple — pas forcément un couple formé d'un homme et d'une femme. Pour ne pas tomber dans la banalité qui guette les idées de ce genre, je serai moins «réaliste» et plus volontiers ouverte au fantastique. La nouvelle «La sève», qui a paru dans le numéro 28 de la revue *Écriture*, illustre mon travail du moment.

D.M. — *Comptez-vous rester fidèle à l'image quelque peu «campagnarde» qu'ont donnée de vous vos premiers livres?*

M.-C.D. — Non! Et pour fuir ce type d'étiquettes, j'ai choisi, pour mon nouveau recueil, surtout un décor urbain. Il est vrai que je me sens plus à l'aise à la campagne, où je vis, entre autres raisons, parce que j'ai une approche avant tout sensorielle du monde, que je suis très sensible aux couleurs, aux parfums, à leur gradation... C'est une ouverture qui est précieuse pour mon travail, qui peut avoir des suites douloureuses parfois, à cause de son intensité, mais que j'apprécie et que le contact avec la nature favorise et développe.

D.M. — *Comment travaillez-vous? Écrivez-vous vos histoires d'un seul jet?*

M.-C.D. — Je réunis souvent des ébauches, des esquisses, des phrases notées au hasard des jours, et c'est ainsi que se composent mes nouvelles. Une fois que les divers moments sont agencés, je ne change plus rien à l'intrigue; par contre, je travaille beaucoup mes textes du point de vue du style, pour les polir et obtenir une langue uniforme, conforme à mes goûts.

D.M. — *Et cela à quel rythme?*

M.-C.D. — J'écris de façon très régulière: tous les jours, je manie la plume pendant quelques heures, même si ce n'est pas toujours pour des textes de création seulement. Jamais je n'écris la nuit ni le soir. J'ai un rapport somme toute assez simple à l'écriture, ce n'est ni une activité secrète, ni un labeur honteux, ni une quête mystique. Plutôt un travail très naturel; et ce côté s'accroît car, depuis que mes livres ont paru, il me semble que j'ai un but bien à moi, une direction à suivre. Si auparavant j'écrivais pendant mes loisirs et pour gagner un peu d'argent, j'ai maintenant l'impression d'avoir une place; je vois là une possibilité de me réaliser d'une autre manière, toute personnelle, en dehors de mon univers quotidien. Pour une femme qui n'a pas d'activité professionnelle et qui reste dans le cercle familial, c'est important.

D.M. — *Quelque chose a donc changé depuis que vos livres ont paru...*

M.-C.D. — Bien sûr, et cela malgré le fait que je ne me soucie pas trop de la façon dont le livre est reçu et perçu. Une fois qu'on l'a donné aux lecteurs, on n'en est plus les maîtres, ils sont libres de l'interpréter à leur guise et d'y projeter leur image; je ne voudrais en aucun cas imposer une grille, une lecture. Mais je sais maintenant que l'on attend mes textes, et cela m'encourage. Sur le plan local, dans ma vie courante, la situation n'a pas tellement changé; mon activité d'écrivain n'étonne plus personne à Châtel! Sinon, mes publications me valent des invitations et des commandes enrichissantes; par exemple, j'ai accepté tout dernièrement d'écrire des poèmes pour accompagner un chemin de croix réalisé par un peintre de Fribourg, Esseiva. Ces nouvelles ouvertures me plaisent beaucoup.

D.M. — *Quel message voudriez-vous transmettre à vos lecteurs? Il doit quand même y en avoir, malgré la liberté que vous leur accordez... Est-ce par exemple une profession de foi en faveur des femmes?*

M.-C.D. — Non, pas cela, d'autant plus que j'ai toujours imaginé que j'aurais été mieux en garçon... Et dans *Carême*, où je me suis beaucoup

investie, où la charge intime est grande, la parole est à un homme, le parcours est masculin. Ce qui me touche davantage, plus en général, c'est la souffrance, la misère affective des gens, accentuée à notre époque par une certaine évolution des structures, qui se vident de leur sens. J'aimerais rendre les lecteurs sensibles à la douleur cachée, aux existences ratées auxquelles un regard extérieur pourrait apporter un remède, aux espérances étouffées. Un autre problème qui me cause beaucoup de soucis (et voilà que je me révèle plus campagnarde que jamais!) est la dégradation de la nature; je serais heureuse de voir des réactions dans ce domaine, pour que l'environnement soit mieux protégé. Mes textes ne sont toutefois pas axés sur des questions comme celles-ci; tout au plus, ils peuvent y toucher implicitement, par exemple parce qu'ils suscitent la nostalgie d'un monde préservé, plus sauvage.

D.M. — *De vos propos se dégage l'image d'une conteuse qui ne rejette pas les «traditions», mais qui au contraire les assume. Vous êtes «classique» dans vos modèles, dans vos choix, dans votre style. Que pensez-vous d'un autre aspect qui ressort souvent dans vos textes, à savoir la dimension religieuse, sa place dans l'existence?*

M.-C.D. — La conscience de la place que prend dans mes pages la religion catholique m'a été donnée par les lecteurs, qui ont attiré mon attention sur une présence si «logique» que je n'y avais pas pris garde. Il faut croire que mon éducation religieuse m'a beaucoup marquée! Disons que je trouve là un univers à la fois familier et propice, qui m'inspire souvent des histoires — peut-être est-ce aussi dû à toutes celles que l'on m'a racontées quand j'étais petite, où le monde religieux avait beaucoup de poids, pas forcément dans le sens de l'hagiographie. Un clin d'œil au passé, avec son calendrier rythmé par des fêtes religieuses, un regard au présent aussi, puisque je vis en pays catholique. Mais je n'ai pas pour autant de «message spirituel» prépondérant à transmettre. Comme c'est le cas pour la nature ou la campagne, il y a là un phénomène qui est une manifestation de ma personnalité, de mes origines, de mes conditions de vie: ce n'est ni contrôlé ni concerté.

D.M. — *Et quels projets avez-vous pour la suite, une fois votre recueil achevé?*

M.-C.D. — J'écrirai peut-être un roman, si tout va bien. Quelque chose de plus vaste que *Carême*, qui a eu l'avantage de me donner plus de confiance, de me permettre de mener à bout un projet de plus longue haleine qu'une nouvelle. J'espère en tout cas ne plus tomber dans la

confusion et le fouillis qui caractérisaient quelques manuscrits anciens que je préfère oublier, datés de l'époque où je n'étais pas prête pour entreprendre un roman. Mais il faut avant tout que j'aie la patience de faire un sort aux couples de mon recueil en cours! Et puis, il y a tellement d'autres activités qui me tentent, faire la cuisine, par exemple, ou lire quelques pages de Patricia Highsmith...

C'est sur ces phrases qui laissent croire, une fois de plus, que dans l'écriture tout est simple et va de soi, que je prends congé de Marie-Claire Dewarrat. Derrière ce voile de modestie, dans le secret, l'auteur donne libre cours à ses sentiments, exprimant, dans ces textes ciselés, profonds, foisonnants, sa richesse intérieure. D'où l'impatience avec laquelle j'attends son prochain ouvrage...

**André
Carpentier**



***Journal
de
mille jours
[Carnets 1983-1986]***

358 p., 17,95 \$

Coédition: Guérin littérature / XYZ éditeur
XYZ éditeur, C.P. 5247, Succursale C, Montréal, H2X 3M4